

Treizième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : 2 R 4, 8-11. 14-16a ; Rm 6, 3-4. 8-11 ; Mt 10, 37-42

« Réjouissons-nous et rendons grâce, nous sommes devenus non seulement chrétiens, mais le Christ ». Ce n'est pas moi qui le dis, c'est saint Augustin, s'adressant à de nouveaux baptisés. Et il insiste : « Soyez étonnés et joyeux. Nous sommes devenus le Christ ! » Ne devrait-il pas y avoir effectivement là, frères et sœurs, de quoi s'émerveiller et rendre grâce ? Oui, par notre baptême, nous ne faisons plus qu'un avec le Christ, dans son corps qu'est l'Église, et surtout dans le cœur du Père qui se plaît désormais à contempler en nous le visage de son Fils ; dans la mesure du moins, où nous ne le défigurons pas trop par nos péchés.

Dans sa Lettre apostolique *Christifideles laici*, sur les fidèles laïcs, saint Jean-Paul II reprend également ce même enseignement de la Lettre de saint Paul aux Romains, que nous venons d'entendre : « Le Baptême, écrit-il, signifie et produit une incorporation mystique – mais réelle – au Corps crucifié et glorieux de Jésus. Par le moyen du sacrement, Jésus unit le baptisé à sa mort pour l'unir à sa résurrection (cf. Rm 6, 3-5), le dépouille du "vieil homme" et le revêt de "l'homme nouveau", c'est-à-dire de Lui-même » (1988, *Christifideles laici*, 12).

Avouons-le : ces belles expressions, pour riches et profondes qu'elles soient, restent pour nous bien mystérieuses. La liturgie de Noël peut nous aider à entrer un peu dans ce mystère lorsqu'elle évoque cet "admirable échange" qui, en Jésus, s'opère entre la nature divine du Verbe de Dieu, et notre nature humaine. Le Fils de Dieu a voulu recevoir de Marie notre nature humaine afin que nous puissions partager avec lui sa nature divine. Pourquoi ? Saint Bernard l'exprime de façon concise en réunissant quatre phrases de saint Jean et de saint Paul : « Il est né homme, dit-il, pour que nous naissions fils de Dieu (cf. Jn 1, 12-13) ; Il est mort pour que nous mourions au péché (cf. Rm 6, 2-7) ; Il est ressuscité pour que nous ressuscitions à la vie divine (1 Co 15, 20-21) ; Il est monté au ciel pour nous y préparer la place (Jn 14, 2).

En Jésus, cette union des deux natures divine et humaine se réalise à l'heure de l'Annonciation ; pour nous, les effets nous en sont appliqués d'abord de façon globale, universelle, sur la Croix ; puis, pour chacun d'entre nous, de façon personnelle, au jour de notre baptême. De même que la vie du corps nous est donnée au jour de notre conception et doit ensuite se développer progressivement jusqu'à parvenir à sa maturité, de même la vie divine que nous avons reçue à notre baptême doit, elle aussi, grandir jusqu'à « la plénitude de la stature du Christ » (Éph 4, 13). C'est jour après jour que doit croître en nous cette « vie nouvelle », dans la mesure où nous avons le souci de nous disposer à cet accroissement.

Je dis bien : de nous y disposer ; car aucun effort de notre part, si généreux ou héroïque soit-il, ne saurait obtenir ou réaliser par lui-même le moindre accroissement de grâce sanctifiante, le moindre progrès dans les vertus théologiques de foi, d'espérance et de charité, le moindre avancement dans la divinisation à laquelle nous sommes destinés. Tout cela est l'effet d'un don absolument gratuit de Dieu, don auquel nous pouvons tout au plus nous disposer par une vie droite, par la prière, par la charité fraternelle et surtout par la réception fréquente et digne des sacrements, en particulier de l'Eucharistie et du Pardon. Par les sacrements, en effet, nous puisons à cette unique source de toute sainteté qu'est le cœur de Jésus transpercé par amour pour nous sur la Croix. Ainsi Jésus, non seulement nous fait dès ici-bas participer à sa vie divine, mais il nous donne aussi, *dans son Église*, tous les moyens nécessaires pour permettre à cette vie nouvelle de s'épanouir jusqu'à sa plénitude.

Comment, en ces jours où l'Église vit une épreuve douloureuse dont on voudrait pouvoir encore espérer une heureuse conclusion, ne pas penser à ce que nous dit le Concile Vatican II, au numéro 14 de la Constitution dogmatique *Lumen Gentium*, dans un texte ciselé avec une précision d'orfèvre :

« C'est vers les fidèles catholiques que le saint Concile tourne en premier lieu sa pensée. Appuyé sur la Sainte Écriture et sur la Tradition, il enseigne que cette Église en marche sur la terre est nécessaire au salut. Seul, en effet, le Christ est médiateur et voie de salut : or, il nous devient présent en son Corps qui est l'Église ; et en nous enseignant expressément la nécessité de la foi et du baptême (cf. Mc 16, 16 ; Jn 3, 5), c'est la nécessité de l'Église elle-même, dans laquelle les hommes entrent par la porte du baptême, qu'il nous a confirmée en même temps. C'est pourquoi ceux qui refuseraient soit d'entrer dans l'Église catholique, soit d'y persévérer, alors qu'ils la sauraient fondée de Dieu par Jésus Christ comme nécessaire, ceux-là ne pourraient pas être sauvés.

« Sont incorporés pleinement à la société qu'est l'Église ceux qui, ayant l'Esprit du Christ, acceptent intégralement son organisation et tous les moyens de salut institués en elle, et qui, en outre, grâce aux liens constitués par la profession de foi, les sacrements, le gouvernement ecclésiastique et la communion, sont unis, dans l'ensemble visible de l'Église, avec le Christ qui la dirige par le Souverain Pontife et les évêques. L'incorporation à l'Église, cependant, n'assure pas le salut pour celui qui, faute de persévérer dans la charité, reste bien "de corps" au sein de l'Église, mais non "de cœur". Tous les fils de l'Église doivent d'ailleurs se souvenir que la grandeur de leur condition doit être rapportée non à leurs mérites, mais à une grâce spéciale du Christ ; s'ils n'y correspondent pas par la pensée, la parole et l'action, ce n'est pas le salut qu'elle leur vaudra, mais un plus sévère jugement ».

Quant au passage d'Évangile que nous venons d'entendre, il fait partie de ceux qui dérangent, qui peuvent même choquer. Jésus peut nous sembler terriblement exigeant envers ses disciples. Comment s'en étonner ? Car ses exigences sont les exigences mêmes de son amour : lorsque l'on aime vraiment quelqu'un, on ne peut vouloir que le meilleur pour lui – c'est d'ailleurs une des caractéristiques essentielles

d'un amour vrai ; il est dans la nature de l'amour d'être exigeant et comment douter que Jésus nous aime vraiment ?

Notons bien qu'il ne demande pas aux parents de ne pas aimer leurs enfants, ni aux enfants de ne pas aimer leurs parents ; ce qui contredirait curieusement le quatrième commandement du décalogue. Il ne saurait pas davantage nous demander de ne pas nous aimer nous-mêmes alors que, dans l'Évangile, bien au contraire, il nous donne l'amour de soi comme mesure de l'amour du prochain : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (cf. Lc 10, 27). Comment enfin pourrait-il nous demander de mépriser notre vie alors que c'est de lui que nous l'avons reçue ? Non ! Tout simplement, il nous demande de ne pas faire de nos parents, de nos enfants, de nous-mêmes ni de qui que ce soit des idoles qui, dans notre vie, occuperaient la place qui revient à Dieu seul. Nulle personne au monde, si chère nous soit-elle, n'a de titre à recevoir, encore moins à exiger de nous un amour qui ne peut revenir qu'à notre Créateur et Sauveur.

N'introduisons pas de concurrence là où il n'y a pas lieu d'y en avoir ; appliquons-nous plutôt à aimer chacun selon qu'il le mérite : Dieu, d'abord, de qui nous recevons « la vie, le mouvement et l'être » et qui nous appelle à une éternelle communion d'amour avec lui ; puis les créatures, toutes les créatures, à commencer par nous-mêmes et celles qui nous sont le plus proches. Ni exclusion ni concurrence, donc, mais une juste hiérarchie qui établit chacun à sa place et rend à chacun ce qui lui revient. « Dieu premier servi ! » Sans oublier qu'il *n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* (Jn 15, 13). Aimer, donner sa vie : n'est-ce pas là le moyen le plus assuré de ne pas risquer de la perdre en essayant de la garder pour soi ?

Tout est toujours affaire d'amour. Comme le fait observer saint Augustin : « Quand on n'aime pas on trouve tout difficile, mais la difficulté disparaît quand on aime ; car l'amour rend léger, il ne laisse presque pas sentir ce qui est en soi lourd et accablant » (sermon 70 – douceur du joug divin). N'ayons donc pas peur de Jésus, n'ayons pas peur de son amour ni de ses exigences, n'ayons pas peur de sa croix. « N'ayez pas peur ! » Cela vous rappelle sans doute quelque chose, et surtout quelqu'un ? En conclusion de son homélie, le jour de l'inauguration de son pontificat, le Pape Benoît XVI a repris comme en un écho symbolique cet appel de Jean-Paul II : « Aujourd'hui, je voudrais, avec une grande force et une grande conviction, à partir d'une longue expérience de vie personnelle, vous dire, à vous les jeunes : *n'ayez pas peur du Christ ! Il n'enlève rien et Il donne tout. Celui qui se donne à Lui reçoit le centuple. Oui, ouvrez, ouvrez tout grand les portes au Christ – et vous trouverez la vraie vie* ».